

Une expérience de la gloire

*qui est de demeurer sur le seuil d'une armoire
sans en être connu et en silence afin de taire éventuellement /
a fierté et la joie de pouvoir rendre compte
à sa conscience multiple de la seule possible et fructueuse
quoique glaciale parce qu'orageuse
coignoissance*

Prélude

L'exactitude gît ici, nous a-t-on dit
Et répété en des salles de classe isolées
Pas simplement par leur propriété mais par leur extériorité
Qui était antérieure, qui pouvait aussi surgir
Comme en un rêve. Tout était un rêve alors et la conscience
Connaissait ce rêve de sa propre et vulnérable absence.

Par l'exactitude même -

On sait que certains rêves commettent la nuit de véritables
Drames, jouant pour se mettre en oeuvre une importance
Exagérée aux mécanismes précédant les jeux de constructions
simultanées de l'écolier. On sait. Ils forgent de leurs mains
Ephémères, distantes, des propos irréguliers en toute
Inanité : des statistiques taisent l'importance exacte
De la nuit dans les suicides décidés chaque an. Car l'an a
Dans l'esprit diurne de la dissidence humaine une importance
Bien plus grande que la nuit dans le choix de la mort !

Aussi l'esprit diurne érige-t-il le temps, un bâtiment propre
Et précis comme une école, pour contrer la nuit
Et cependant la nuit dévore l'industrie du temps que fonde
L'homme, impitoyablement rivé au lit où se nie l'entreprise
Qu'il a projetée et qui se projette à son tour en l'immobilité

Et la vacance laissée par l'esprit diurne à tout possible,
Son contraire, un champ de connaissance irrigué par l'oubli.

L'exactitude étant -
La somme des équivalences qu'admet le sommeil
Réaffirme la mort régnant sur un domaine qui l'ignore.
Rien ne dort.

La nuit
lorsque s'en vient
ouvrant trop grisement ses bras
la rumeur accablante
et froide franchement du cinéma

Où tu te dévêtis
offrant à des spectateurs à demi
ensommeillés
la clarté de ta chair
son mépris pour la vie

Ton effroyable sein du soir
les abusant à leur montrer, sans rien
en dévoiler, l'abreuvoir desséché des larme
qu'ils ne trempent pas

Car ce sont tes couleurs, en premier lieu
qui émerveillent
dans ce fantasque cinoche
inanimé au centre de la ville -

(Il – me souvient d'un dé à coudre
où je me déversai – n'existe qu'à travers
sans nudité – une plaie
solitaire – et sans appartenance,

J'embrasai un pic de sa nuée.
Ces ribambelles de cascades, voyageur,
t'attendent : notre gorge, déclinée
en autres corps où tu te perpétues).

Je voue au feu les vêtements du monde
l'air et l'eau, les torrents et leur forge.
Oublie, en l'instant contrarié,
ses vastes fresques décharnées --

Entendre
ici se lient les mots
quand ici est un banc – rien d'autre
cimenté par des mots étrangers
lèvre à lèvre
ma chair fonde un banc
mais les mots que mon ouïe méconnaît
d'origine

flottent

conduits

vers

l'arène.

Tendre

leurs chairs vers le vers
vers les cendres enfin humiliées
du poème qui n'aime que mort et étend
son empire

d'un vaste et infime

ennemi

Comme un mur joue pour soi

La clarté extérieure

Entendre.

Comme se défile le récit très-vrai
Car ce qui a été vécu doit être mu. C'est la raison
pour laquelle on se tait, usuellement. Parce qu'il ne doit être
possible
d'écrire

Décrire les bruits au-dehors, des boulevards comme une faune
contre soi. Entendre le possible et demeurer, un jeu de volets clos
aux lèvres, au
palais – un songe...
Il me revient – dehors également.

Un récit immobile. Et pourtant ni le corps ni l'âme en pareil laps ne
se sont tus. Et rien n'a cessé d'exister. Simplement l'immobilité a
dû favoriser cet assemblage.

Au début de ce siècle on créa le collage. On déclara l'objet trouvé.
Et dans le même temps la notion d'oeuvre vacillait.
L'amour a chancelé. En octobre 1917 une révolution a éclaté. Il n'y
eut pas le moindre mort : le pouvoir était pris.

Tout devait naturellement muer.

La conscience extérieure, l'application des préceptes moraux et
même simplement réalistes demeure.

Le métropolitain offre un spectacle de regards multiples.
Déjà l'interprétation laissait à désirer.
Pas le moindre combat : le mot ne se laisse pas ainsi réduire. Il n'y
a pas
(la prise du Palais d'Hiver : des bijoux dispersés, des tableaux
éventrés, quelle importance ?)
une édition bilingue qui semble fidèle.
A l'heure, le texte a déjà disparu.
Les secours sont venus hier : j'étais malade et l'on me croyait...
Je n'avais pas répondu aux appels. Mais entendus, oui, écoutés?
Milliers d'histoires mortes quand ils sont entrés.
Naissance de l'espoir. Il s'agissait d'égalité.
Et l'on découvrit l'inconscient. Alors, le monde allait vraiment
changer ? Ce n'était pas cela, l'espoir. Ce n'était pas un simple
changement.

Dispersion d'une porte. Observant ailleurs qu'en moi-même, les
bruits me semblèrent faillir.
Allant de l'un à l'autre,
je ne les reconnaîtrai jamais.

Sur une lame
La main au dehors
j'ai glané des objets

Vous,
qui vous multipliez
abattez votre drame -

L'âme
est une superposition
Une démocratie s'y exagère

En fin de règne
près de moi la scène
s'immole en des fantaisies

Objets,
un art avec lequel vous vous entrelacez
insane
dirigera ma rêverie.

Représentation

Je vous avais un jour promis d'écrire avec mon sang. Vous étiez peu nombreux alors, peut-être même étais-je seul mais le temps nous a séparés et vous vous êtes fragmentés. L'espace, parallèlement, a rétréci mais la rumeur, l'odeur du sang qu'on allait ou non déverser, symboliquement même, tout cela s'est répandu. Bientôt, le ciel fut foudroyé par l'idée qu'on allait assister à un crime. J'aime cet amphithéâtre.

Chaque jour plus nombreux, vous déposiez vos chairs à un endroit quelconque de l'amphithéâtre et repartiez vaquer à des occupations restreintes patiemment. Je ne puis remercier aucun de vous particulièrement. Chacun ici m'a témoigné une telle confiance ! Quand moi-même, je n'étais sûr de rien, ne pouvant me fier à rien, pas même aux Ecritures...

Aussi, j'ai apporté avec moi un tableau, couleur glauque, pour y inscrire - de mon sang et de rien d'autre - une chronologie parfaite, figée en des scènes muettes. Une totalité s'inscrit ainsi, en des espaces vierges qui les lient à eux.

Je ne vous souhaitais pas d'être venus. Mais il s'agit encore de fiction (et cependant, ce qui s'écoule dès à présent semble nous indiquer que nous étions en bonne voie).

Il n'y a pas
un imbécile ici qui nous contredira.

(Il peut sembler d'une virilité quelque peu vaine de s'inscrire ainsi, de soi, feignant d'ignorer les expériences similaires antérieures, dont l'histoire offre maint et maint exemple. Nous l'accorderons bien volontiers).

Un jour,
Quant à nous dévêtir des oripeaux
De ces maudits syndromes
D'humanité -
Qui régissent encore (parfois nos lèvres, nos tumultes, notre
fluctuante main, une idée de la mort, un train, notre chemin
noueux, sombre de sable, une forêt,
Aux intestins de la scie enfantine de l'âme humaine)
Agitant nos multiples bras, nos yeux
Rivés au seuil des travaux d'écolier
Des bâtisseurs d'écoles
Dont les leçons nouent aux coïncidences
Un aspect de la gloire
qui est de demeurer -
En l'absence d'espoir,
Un jour,
Quant à s'y reflêter,
Brassant la nuit prochaine, agitée de sarcasmes
Inaudibles -
Proférée avec ce talent incertain par une voix
Qui ne saurait mentir -
La voix -
Un chant plaisant, un ruisseau effarent de matérialité
Compact, un jour
En nos mains, à venir
Et à le répéter
Quant à y insérer sa marque
Acharnement providentielle
Quant à nous dévêtir
Des bris d'humilité que croisent à chaque instant
Nos yeux -
Abdiquant la lumière pour en scinder les rayons

Parfois,
Le rêve de s'y pendre
Pour bâtir l'espace nécessaire à nous draper
De l'air
Du jour
Hormis (le bruit de sa respiration, l'éveil, la défection,
la revenance, un petit déjeuner devenu drame au terme de
la mutation du lait, l'absence de regard dans l'oeil, matin,
après-midi et soir, matin, etc.)
Quant à dépecer la réalité pour sa rivalité
Pour l'eau, le feu, les gaz
Du jour
Dont on ne parle pas
Dont on approche pas à pas,
Multipliant les pas en toute direction
Vers soi
Hormis
Peut-être son humanité

AFIN PEUT-ÊTRE D'ESQUIVER, APRES LA REFLEXION
(INABOUTIE
POURTANT) DE L'ATTRACTION SUR SON MINISTERE
ANTEDILUVIEN
ET D'UNE CATASTROPHE EN ELLE-MÊME, UNE MODERNE
APOCALYPSE PROMISE, UNE NUIT, PAR L'HOMME

De l'air,
On fera notre tribunal
Du jour,
Considérant que nous n'avons jamais été
On examinera
Un rêve
Quant à l'eau, au feu, aux gaz
De notre humanité,
Qu'ils se dissipent - nous avons connu
Leur liberté.

La nuit à peine parue, le ciel s'éclaircira.
Nouveau mot d'ordre : "Glissons sur le temps,
Innocentés, nous méritons la bonhomie de sa physionomie,
Nous qui sommes pluriels, nous ne voyons jamais le jour
S'il s'en vient, se revient -
Nous ne nous connaissons, animaux arriérés,
Qu'au lendemain de notre inhumation.

Le jour
Distillant sa lumière
On découvrit vraiment ce qu'étaient l'eau,
Le feu, le gaz,
Nos jeux -
L'inspection minimale
N'ayant pas abouti
Le jour
Que nous avons choisi
Pour évader en l'immobilité
La masse lasse de nos âme
Entre divine confection et animalité
Mérite seul le blâme
Igoré, proféré
Par les méandres de la scène
Où ressuscite notre drame."

Le soir
N'a pas encore paru
Mais il viendra
Son spectacle liquide
- Négation du soi, amputation -
Pourra se résumer
A ce rideau intact,
Ensanglanté.

En été sur un lac
est le moment de notre connaissance
puis : nous avons voyagé
nous avons renoué avec les anciennes traditions
païennes
nous avons marché longtemps
la Biélorussie alors n'avait ni routes ni industrie
Vous n'aviez pas encore ce nom tordu
je ne veux pas m'en souvenir, il n'était pas si long
un germe, une syllabe : ce n'était pas un nom
il vous mangeait, je ne puis me le rappeler
il était quadrillé alors, c'était votre visage
avec des traits -- que je puis dessiner
partout, avec des couleurs acariâtres
dans la glaise et je me remémore tout de votre visage de vos
attitudes
vous n'habitez ni très loin
ni vraiment à côté --- en moi, voilà où je devais vous trouver
un musicien -- sans nom -- mille Ornette Coleman
dans une salle de deux mètres carrés
à l'époque où il fait si tiède
plutôt tiède
vous aviez alors
de vastes ressources de chaleur, la combustion
était assuré par les soins
de votre vrai vagin
où je trouvais refuge
en regardant à travers la fenêtre
de vraies neiges, tout le long
d'un été mitigé, polaire
calme sans ces charmes.

Les météorologues jouent souvent ce temps
le lait, un lait crémeux
Autrefois même ici on jouait souvent
Et l'on dépassait bientôt l'heure
On en riait : aujourd'hui les gouttes nous distraient
Ou joue : la goutte
tombe : premier d'entre nous
Et il se laisse aller
Par ce temps misérable (un temps
de chien), il se laisse porter
Les bras du vent rejouent souvent
Cet air : si pur, il nous caresse puis : nous calomnie
Mais nous dormons alors. Le bruit de nos sommeils
Parvient --- aux oreilles du temps. Puis, éveillés :
Il les rejoue -- pour nous -- car tout
Lui laisse un goût amer et androgyne. Rien ne reste,
Lui demeure : par chacun
Et la parole (par
la double joue
du jour).

Les strates de la nuit peuvent paraître claires !
Le linceul sous lequel s'est replié le jour n'a pas de forme, pas de teinte

- un tissu filandreux, entrouvert
où se dessinent comme d'un seul trait
d'éclatants signes d'on ne sait quel ciel sans dieu,
sans loi,
- étendue mitigée, surface fade où naissent nos drames
où se calculent vos naissances
où se réjouissent vos orgasmes
où se décide ce qui vous trahit
ce que vous trahissez

Celui qui dresse la tête : celui-là est spectateur mais
voici un autre pour l'applaudir -- spectateur aussi
celui qui s'enfuit, chose vue, et celui qui photographie
ébats et adultères de nos deux rivaux
se confondront bientôt dans l'étendue des strates
de la nuit --- qui les nie ----- petit à petit..

Note sur le tracé des lignes

Revenez-vous jouer le jour
poser la question de l'éternité
croiser vos vagues, retourner l'étang ?
revenez-vous ? Etes-vous différents de ce que vous étiez ?

Revenez-nous
au point où vous vous étiez évanouis
jouer
au quotidien nous vous déléguerons
notre passion

Un coucher de soleil
toute ma main s'effondre
une lumière
c'est notre seuil, mon histoire s'y inscrit

L'éternité
ce n'est pas pas une chaise non
et ce n'est pas un arbre
nous n'avons pas les paupières fermées
nous n'avons pas les lèvres closes

Revenez
au point où nous nous sommes apaisés
avant, après
nous n'avons rien vécu

Esquisse d'une ligne

Les nuages sont comme des rideaux ce soir. On a beaucoup de peine à soutenir les flux et les reflux de leurs laves. Même calmes, elles paraissent furieuses de ne jamais s'atteindre.

Ce bruit, que le ciel exacerbe, proviendrait aussi des voitures. Distantes, elles se laissent trahir par une série de remparts que l'on doit longer pour quitter la ville. Il se meut à travers les murs des maisons, toutes vides ici. On ne s'arrêtera pas en chemin, mais on se préoccupera de ralentir, sensiblement.

Le commencement, alors, paraît dangereusement proche.

Inversé. On suppose, on traque le lieu. On a tourné la tête. On s'exclame.

« Nous nous sommes déjà rencontrés.
Où était-ce ? J'oublie presque toujours les noms de lieux...

Le lieu,
C'est un amphithéâtre, c'est certain.
Mais quel est votre nom ?
Vous a-t-on vu sur le programme ? »

Digression sur les lignes

Tu seras - ce qui ruisselle vers sa source
Qui rencontreras-tu ainsi ?
Mais longuement Et lentement Vous dînez
Echangerez

« Depuis combien de temps nous observions-nous ? »

(le temps
que tu aies ajusté ce fruit
que tu l'aies porté à ta bouche)

traversant également ma main
et non seulement elle)

Tout vibrait à ce moment
Ouvert avec calme.

« Pas un atome, on le
Sentit,
ne resterait ouvert »

L'espace ! relégué au rang
de bibelot...
(à présent, ma main tremble)
(tout devrait se replier ainsi)

Gouttes d'eau
Chacune assume une fonction
qui lui confère une importance spéciale

« Nous nous sommes déjà connus
je le crains -- et
nous nous reverrons --- c'est assuré »

Déjà plusieurs.

Cette continuelle ligne qui m'observe la suspendre
à son ombre affiliée à mon nombril
en lequel il me fut possible d'observer
comme une ligne m'obligeait à transvaser
un noeud de sinistre équation !
sa poudre des pavés aux mares qui les noient.

« Il était un chemin irrémédiable ».
Et sinon ?
Dans un moment proche à résorber.

« Extraire le tissu de l'attraction des chairs
sur lesquelles elle s'éprouve

avec grand bruit, en des lieux toujours clos
impénétrables, vénérés. »

Ainsi s'observe soustrait d'elles-mêmes
si omniprésentes le tracé des lignes.

A moins que, cherchant à les mettre au jour,
on les ait liquidées
mais le goût de leur sang même semble
un léger jubilee.
Qu'on le compare au fardeau des semences
qu'on n'a pu verser.

Si la radio n'annonce rien
qui connaîtra la vérité ?
Qui sait qu'il y aura bientôt
la guerre --- j'éclaterai
d'un jour à l'autre ---
inscrite dans mes gènes
comme si c'était les siens
je ne me contenterai pas d'histoires d'amour
j'ai faim --- et bientôt les informations
me décevront : je connais la nouvelle
mais le présentateur ne voudra jamais l'annoncer
j'ai fait un rêve
il m'est donné de vivre chaque nuit
la fin
telle qu'on l'imagine
ici
de grandes colonnes de lumière s'élevant
ne nous atteignent pas, pénètrent d'abord l'air
et nous comprenons l'air, si fade :
il nous dévore ensuite
des amants sont confondus
ils se regardent, rien ne les protège
vivants, vous irez sur le front
vivants, vous êtes mes alliés
je ne me contenterai pas de vos histoires d'amour

Le sang (la nappe)

- Qui êtes-vous ?
- Je suis le sol (de ta mémoire). Tu ne me connais pas.

.....

Une pluie de regards
tous transformés
vous cerne

- Vous fuyez ?

(votre jeu
rien ne l'interrompt)

- Vous dites...

« Je ne suis pas une larme
jetée par un arbre »

Ce que vous
êtes.

Et vous gardez les bras levés
vous voudriez soutenir tout ce
ciel encombré
mais bientôt ces immeubles s'effondrent
et des yeux s'émancipent
vers vous

Votre rôle vous fut
imparti
d'un nombre général
restreint -

(Pas au-delà du corps matériel
grossier.)

Nous qui sommes en guerre, nous vous invitons
la paix ! nous nous sommes destinés à mourir
par la faim ou de la main
néante de nos frères que nous découvrons
plus bas dans les feuillages
la flaque qui nous séparait n'était ni imputable
à notre sang ni le fruit de la terre
les massacres auxquels nous nous serons livrés
n'existent pas ! mais nous participons tous
d'un même rêve déséquilibré, entier,
modérateur.

Niant la responsabilité de l'exercice militaire,
même si nous avons réellement vu chaque tête tranchée
le désir nous atteint : la seule loi qui régisse
durablement nos perceptions est la suivante : je
te tue donc tu es mort : peut-être inconsciemment,
cela équivaut ---

Et nous avons en cela goûté au bonheur, au seul
mais nous ne déterminons encore rien et nous ferons
notre possible, nous le réduirons : l'erreur
ici n'est pas d'imaginer mais au contraire,
nous ne nous délivrerons pas -----

La mer est ici noire et là-bas rouge,
vous savez

Mais les dorures derrière l'horizon
confondent nos ornières

La cécité est apparente, certes
Notre faim, égale

Un tournoiement indécis, vacant, nous rend
heureux, malheureux,
loin ---

L'oraison de la mer n'est pas finie
Le temps ne passe pas, ici
Vous l'ignorez -

L'heure idéale est née -- de son propre dévêtissement.

-- Tu imagineras peut-être la forêt,
les exactions des chiennes branches.

.
Ce n'est ton derme qui se joue à s'en rendre malade :
vers minuit, tu cours -- tu t'embrases !

Nul plongeon de ce battement
mais tu devrais te rendre à l'évidence :
Il n'y a pas, minuit acheminé, de découverte de ta réalité

Parce qu'il y a des choses cachées, d'autres
qui ne se voient pas
Qui font tout pour ne pas se voir
Des odorats qu'on a mutilés, maîtrisés
Il y avait des fresques à sentir
Fresques spéciales, tout est agréable

Tel avant le chant du coq au crépuscule
Des idées du printemps
Le premier tableau tombant est une tuerie somniaque
Eveillé plusieurs fois, dénuant l'impression
Du défi que le rêve m'a porté
Un regard sur moi-même

Un bruit

Refuse-toi au bras qui t'a vieilli... le seuil de l'âme du regard.

Dans une nuit pour laquelle on n'a d'yeux
se précipite un cheval de hasard
le sillon est ton sang et ne regarde pas
ce que soumet ta défection attends

tu n'as donc plus de perceptions
pas une chaise cependant qu'on t'ait offerte
mais un moment et pas un meuble que tu sois
la nourriture à même le sol est un calvaire

le champ a sanctifié le compromis
entr'aperçus toi et le monde se sont mis
d'accord : ont résonné puis se sont tus
ne reste qu'un tapis mouvant de ruines

Le misanthrope et son triple *Version 2*

Le postulat était celui de l'existence.

Je suis un monologue. Voici cinq ans que je n'ai parlé à personne. J'ai beaucoup de choses à dire. Certaines, que je répète assidûment et qui ne sont connues que de moi. Je ne veux voir personne pourtant, je préfère mourir avec tous mes secrets. Ce ne sont pas des secrets, d'ailleurs, pas exactement : mes paroles, chacun peut les entendre.

J'aime marcher en parlant. Je sors beaucoup. Jamais je ne cesse de parler. Des gouttes de pluie tombent, je commente, etc. Parfois, on me répond. Alors, je ris féroce. Il arrive qu'on me frappe, qu'on me demande de me taire. Je ris, tout simplement. On veut me battre à mort, oui, des gens s'y exercent presque quotidiennement. Des couteaux flottent dans ma chair blessée, les balles me traversent.

Je me moque de tout finalement car rien n'arrivera, je parle -- je commente les vaniteuses tentatives dont je suis la cible... je n'ai aucun secret, je parle -- de tout, de ma constitution physique, de mon oesophage, des neurones, de ma cervelle, de mes veines, de mon sang --

Je suis sans origine. Rien ne m'atteint.

Parfois, la pluie
s'effondre : je marche.
Un visage s'estompe, je parle
à la pluie et les gouttes
m'abreuvent m'enivrent.

Il y a l'eau.

LE TEMPS PERFORE

La parole glisse.
J'existe.
L'homme mange
Il a pour fonction de manger.
Il reste assis et mange
et boit.
Boire lui est nécessaire.
Boire, pour lui, est bien plus
nécessaire que de manger.
Mais boire ne le satisfera
pas plus que de manger.
Et boire lui sera inutile
car il est essentiellement
composé d'eau.

Etc.

LE TEMPS DERANGE

E - « Tu ne m'as jamais aimée. »
L - « Toi non plus. »
E - « Si! Moi, je t'ai aimé mais toi, non. »
L - « Peut-être, en fait, je n'en sais rien. Pourquoi dis-tu cela ? »
E - « J'ai eu une révélation. »
L - « On t'a séduite. »
E - « Non! Je n'ai rencontré personne. »
L - « Tu mens. »
E - « C'est vrai. »

/.../

E - « Que fais-tu ? »
L - « Tu ne le vois pas ? Je mange »
E - « Je vais te quitter »
L - « Du fait que je mange »
E - « Je te trouve odieux »
L - (*chantant*) « Quand je mange... »

E - « Que fais-tu ? »
L - « Ton regard - il perce »
E - « Ce corps est malade. »
L - « Le corps... »

C'est dans les dernières heures
qui précèdent un conflit mondial pour lequel on inventerait
la fin du monde
que se jouent les drames les plus
intimes de la nuit.

*

Pourriez-vous essuyer mon sang ?
Vos mains sont des éponges.
Je suis vide moi et si j'existe,
c'est en vous et ma chair
n'est que de l'air balayé par
vos mains quand vous vous étouffez -

Les Essences.

Le chant
est une armoire
en une chambre aux recoins étroits et nombreux.

Des strates de poussière, appartenant à des âges distants
les uns des autres,
se partagent ce royaume sans aspect.

Un rire,
(et l'on jugea ses hauteurs cruelles et
définitives !)
bénéficie d'une existence plus dense,
reconnue par le tribun et enviée de tous !

Tous
paraîtront sans durer, à la limite de la réalité.
Ils se sauront -- une parcelle dont l'enveloppe seule serait
transmissible.

Ici comme là-bas, des gens ne pensent qu'à une chose mais ils ignorent laquelle, qui est de fuir - et comme là-bas, des gens d'ici s'en vont.

Qu'il n'y ait pas de place pour eux sur les routes, que les routes soient impraticables, cela ne les empêche en rien mais ici le ciel brûle et pas, paraît-il, là-bas - n'existe pas, au contraire d'autres lieux dont on parle. Ici, la terre se meut plus qu'ailleurs - sous le coup des bombardements mais on les entend si mal !

On en viendra à les confondre avec l'ensemble de cette population égarée, restée finalement sur le bord de la route.

Notre incapacité est versatile. Nous ferons un pas et puis nous oublierons, déniaient toute faculté de fuite. C'est ainsi que nous serons sinon victorieux, du moins malades.

On nous excusera, nous sommes morts, on nous dira presque le contraire. Nous autres morts avons ce droit.

On ne comprendra pas qu'il y avait un endroit où la route, réduite déjà à une simple ligne, se fracturait. Ces fractures, de surcroît, n'étaient pas innocentes mais aussi criminelles que nous - et nous dévisageaient en quelque sorte. Nous en sommes donc resté là (mais pour combien de temps ?)

Il y a un moment où vous doutez de votre départ : un moment où ce conflit qui vous a tant donné à perdre, ne vous touche plus. Et si l'on cherchait le sommeil ? Là-bas, dit-on, on marche et la réflexion du lieu fui ne le perpétue pas mais disperse les voyageurs en raison du soleil, de l'absence d'éléments, en avant comme en arrière.

Ici comme là-bas, on traîne. On n'ira guère plus loin parce qu'on se repose chaque nuit, parce que la vésicule a besoin de ce rythme lent; tout a besoin qu'on le rassure et ce pourtant ne peut suffire.

Il faut encore y croire. Ne pas se contenter d'être un visage tuméfié. Tous les chemins se sont cassés. Et chaque chose attend, et ce qu'on attendait aussi. La fuite, non, ne peut répondre, demanderait trop de courage.

Du suicide n'espère plus rien.
Il a déjà exacerbé le pire : a résolu
ce qui devait, n'insiste plus.
Il n'y a plus rien à détruire.
Pas un mot que tu n'aies déjà rejeté.
Pas une solution que tu n'aies esquissée.
Plus un monde à bâtir mais au contraire
explose, si tu le pouvais, reviens
commué par la chape, retiens-toi
encore car tu n'as pas le moindre champ
voué au changement, des remembrances
t'accompagnent-elles ? qui te solidifient,
non : te précèdent.

Cède.

Comme si, à certaine heure, tu en venais à t'éveiller.
une clairière fraîche, la rosée
espacent tes vêtements : et tu voyagerais longtemps
sans savoir où te mène
enfin
cette durable veille.

Séquence

Un jour, tout récemment,
un film se jouait sur les murs.
Un film sans sujet – captivant.
Une révélation, pourrait-on dire.

Je ne sus
que faire quand il s'arrêta. Je me
remémorais des scènes
-- je me débattais --
contre des ombres, pour asseoir
une absence d'action.
Mais les visions défaites s'animaient
autour de moi, au centre
et – nulle part en vérité.

Un orage tonnait
incessamment : c'était la scène
à propos, qui revenait le plus souvent,
toujours plus calmement,
altérant ma notion du temps
m'infirmant de mes sens.

En peu de temps : tout
s'arrête.

A l'instant.

Le jour
s'arrêta dans sa chute
puis
cessa de se lever.

Le grand été nous lia
à nos yeux : nous éleva.

Mais : voici l'extase
extérieure (la fenêtre
se ferme) d'eau
de pluie... de fraîche
luminosité -- à

l'aube
un instant -- on voit
tombe -- puis :
le soir
la viole la dévore

Le soir
(rapace assuré
immobile) comme un
tissu -- se traîne
blessé et dans le sang
de sa victime.

Puis, il pleut : au creux
de ma main, un ciel
et une grande avenue (mais ce n'est qu'une
ondée) roulée de passages
restreints : la chaussée draine
de petites pièces
d'une monnaie qui ne vaut guère
rien, mais qu'on admire
au creux du temps qu'elle a mangé
et de la terre qui l'a abritée
des spasmes de l'asphalte.

*

En dépit des façades, du bruit, de la bousculade, on reste. Tout le monde veut voir le creux. La nudité effraie, attire.

Comme on s'exalte, il devient authentique. Et par là même, il acquiert un certain brillant, un brillant qui m'occulte tandis que la ville s'incendie -- un immeuble s'effondre, un autre s'avance vers nous.

Avec ses étincelles, ses colonnes de fumée, on le prendrait pour un gendarme ou un démiurge -- il manipule des milliers de gens -- autour de moi, sans cesse de nouveaux, qui regardent chacun très peu de temps et puis repartent.

Je les aime de moins en moins, j'ai de plus en plus peur de ce que je vais subir -- un viol -- de la réalité qui suinte de mes veines -- d'une main vivante et pleine (un arbre, en vérité, comme ce qui borde l'avenue, à la mesure de la vitesse à laquelle je suis dépecé).

Ces gens
ne se soucient en aucun cas de moi :
ils me marchent dessus
et peut-être ils m'entoureront
ils ne le sauront pas car ils n'ont pas
l'oeil simple qu'il faudrait pour me connaître
sous la pluie, ils savent simplement où ils doivent
aller – et m'emmener –

Préhension.

Le doigt se devait donc d'enfreindre.
Le doigt nuit à tout.

Si souple, il nous soumet, objets
et l'esprit a son doigt et le corps
en a plus : oui, des milliers de doigts
se crispent contre la main
et l'isolent des reins
qui se scindent
son âme

Croyez-vous que ce soit un hasard si le sexe
mâle
ressemble à un doigt ?

Car le sexe femelle
n'a pas
la forme d'une table.

En son sein gît leur progéniture
si pâle que même la transparence de la paume
humaine semble perceptible et que la vierge
page subtilement apparaît proférée
par le tracé de longtemps défini de la plume qui les a unis !

Leurs caresses
les crispent
l'un contre l'autre
côté : l'un regardant
l'autre
côté.

Hors des strates de chair et de nerf
de chaos, d'air et d'eau
de trombes de réponses nuées en d'arides questions.

Le galop est incessamment nocturne
La figure est étrangère
Le mot demeure mot ta gorge
A respiré une réalité de trop
Tu ne sais que soumettre ? Alors, vas-t'en !

Et les champs sont diurnes, ton ombre
Quémande un soleil, le soleil prie
De tous ses dards, tu n'en atteins aucun
Qu'as-tu ? Le sol de sucre d'une tasse.

On a cherché à te convaincre et enfant tu as vu
Que toute chose un résidu l'a traversée.

Pour un moment tu n'asseois plus tes perceptions.
Ô tais-toi je t'en prie quand ma chair a vécu
Il faut que tu le croies.

Enfin.

Allégorie de Giorgione

Ses yeux sont immensément clairs, ce qui donne à songer
qu'il y a un ciel déchiqueté à travers la longue plaie d'un cil
que l'on défile, regard percé de milliers de mains.
Mais, elle a les deux yeux également fermés
et c'est la seule paupière qui esquisse pour chacun
une secrète et fière bleuité qui se prolonge
en un regard qui n'observe qu'un oeil comme s'il
n'avait qu'à taire pour que tel autre disparaisse
vraiment menaçant maintenant
tandis que grondent les nuages bas soudain résiduels chargés
d'une lourde et incandescente poussière issue -- Certainement
des urnes qui se sont fendues là-haut –
– son ventre –

Elle n'existera que le temps d'un festin arcanien qui la scindera
chienne et soeur souveraine et la transportera en un songe
s'ouvrant le plafond découvrant
pour une nuit l'ardente sphère !

Suffire falloir n'est pas ma chair
Je marche le vent souffle
Je descends un escalier et c'est comme si
je revenais de loin
Je pousse la porte et je sors
Je ne suis pas dehors je marche

Comptant tous les car cela devrait
Et cela va finir en fait je marche
A telle heure c'est certain
Il n'y a qu'à s'asseoir à regarder
Et je regarde autour de moi

Fuir désoeuvré par des ruelles
L'avenue centrale avec son hôpital
La grande mercerie charmants passants
Et chiens à l'entrée des cafés
Qui ouvrent tard le soir où j'entre

Je descends un escalier je compte
Une à une les marches je reçois
Des injures de mes voisins de palier
Disparaître épuisé n'est pas ne semble
Pas mon univers.

Nous croyons vivre - le temps
Rouge nous ronge
Des premières cerises
Nous ne croquons
Que les noyaux - nous jouons
Dans l'effroi des sirènes
Des cris - sont nos règles
Nous vous en parlerons
Et ce n'est là qu'une naissance
Ces yeux - la primeur
D'une crise
On se crispe. Il est doux
D'être assis en vos jambes
Madame, il est bon
De rester immobile et vos bras
Caressant mes parties une à une
J'en prendrai conscience
Plus tard è je veux, en premier
Lieu, savoir
Que vous me reviendrez
Nous - vieilles mères - ne pouvons
Nous quitter
En ces pleurs
Sans misère